

Coronavirus : pour Melinda Gates, « le manque de leadership des Etats-Unis est extrêmement décevant, c'est pourquoi nous nous sommes tournés vers l'Europe »

Coup d'envoi ce lundi du « call for action » dans le cadre d'une alliance menée par la Commission européenne, l'OMS et plusieurs fondations et institutions multilatérales. Melinda Gates en détaille l'esprit ainsi que les objectifs, et donne sa vision de la crise actuelle.

04/05/2020



Quelle efficacité peut-on espérer d'une telle alliance ?

Nous avons déjà des modèles qui prouvent que cela peut fonctionner. Regardez [Gavi](#) , par exemple, une alliance pour la vaccination et l'immunisation, et le [Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme](#) , qui distribue des médicaments. Tout cela a permis de diviser la mortalité infantile par deux ces dernières années. Ce modèle de coopération multilatérale fonctionne et est devenu de plus en plus efficace pour réduire les coûts et toucher les populations les plus vulnérables. Quand nous avons commencé à réfléchir à la meilleure façon d'aborder cette pandémie, nous avons appris des expériences passées qu'il fallait avoir l'industrie et la recherche académique avec nous pour pouvoir créer de nouveaux produits.

Ensuite, il faut le financement pour permettre l'invention d'un nouveau vaccin et, enfin, il faut pouvoir le distribuer. Il y a quatre ans, le Cepi [[Coalition for epidemic preparedness innovations](#) , NDLR] a été créé. C'est le véhicule que nous allons financer et qui distribuera l'argent aux institutions du monde entier. Si nous construisons la bonne architecture, avec la bonne gouvernance, comme cela a été le cas avec Gavi ou le Fonds mondial, cela fonctionnera.

Est-il vrai que vous avez réorienté une grande partie du travail de votre fondation vers la lutte contre cette pandémie ?

Tout d'abord, Bill et moi-même avons d'emblée [injecté dans la fondation un nouveau financement de 250 millions de dollars](#) spécifiquement dédié à cette crise. La raison d'être de notre fondation a toujours été la défense des plus vulnérables, partout dans le monde. Tout ce que nous faisons, dans l'éducation par exemple, a été repensé sous l'angle du Covid-19. Comment, par exemple, aux Etats-Unis, connecter des élèves défavorisés qui ne vont plus à l'école ? Quant aux services financiers, sur lesquels nous avons beaucoup travaillé en Afrique, en Inde ou au Bangladesh pour aider à développer le paiement mobile, nous savons que cela peut devenir un canal utile aux gouvernements pour donner des aides directes. Dans le domaine de la santé, nous continuons à travailler sur la malaria, sur un vaccin contre le sida, mais nous évaluons tous nos actifs. Par exemple, les cliniques pour la polio qui existent encore dans de nombreux endroits ont une expertise technique qui permet de les convertir en centres de réponse d'urgence pour le Covid-19. Gavi, évidemment, sera utile pour la distribution du vaccin quand celui-ci sera prêt. Nous examinons chacun de nos programmes : certains sont sur pause, d'autres sont transformés pour mieux répondre à cette crise du coronavirus. Notre fondation a pour objectif d'investir tôt et avec flexibilité.

Coronavirus: la Fondation Gates en cinq questions

Qu'y a-t-il de différent dans la réaction des experts à cette pandémie, par rapport à d'autres crises ?

D'abord, chacun doit gérer sa situation personnelle. On ne peut pas se rencontrer en personne, beaucoup de conférences ont été annulées. Mais je dirais que le sentiment général est que tout le monde met la main à la pâte. Chacun veut savoir de quelle façon contribuer, comment les rôles sont répartis. Il y a, de façon générale, une très bonne collaboration mondiale au sein de ces institutions. Tant de scientifiques ont converti leurs labos, et des entreprises qui ne travaillaient pas dans ce domaine se sont investies. Nous avons tous réalisé que les solutions doivent être fournies de façon équitable pour le monde entier, ne serait-ce que parce qu'il y a des risques de résurgence de l'épidémie si certains sont moins bien soignés que d'autres.

Vous êtes beaucoup allés en Afrique. C'est un continent qui semble avoir été relativement épargné. Comment voyez-vous les choses évoluer ?

La vérité, c'est que personne ne sait où ils en sont. Il n'y a pas assez de tests pour évaluer le nombre de cas. On ne sait pas non plus si cette maladie est saisonnière ou pas. Ce qu'on sait, c'est que le Covid-19 est extrêmement contagieux et que nos outils, la distanciation sociale et le lavage des mains, sont très difficiles à mettre en oeuvre dans des zones très peuplées.

Regrettez-vous le manque de leadership des Etats-Unis dans cette crise ?

Le manque de leadership des Etats-Unis est extrêmement décevant. C'est pourquoi nous nous sommes tournés vers l'Europe. Je vois une vraie implication d'Ursula von der Leyen, la présidente de la Commission européenne, du président Macron, de la chancelière Merkel. Bill et moi-même avons été en ligne avec chacun d'entre eux à de multiples reprises ces dernières semaines. Ils comprennent mieux que d'autres l'impact global de cette pandémie. Car des gens qui sont déjà dans l'insécurité alimentaire, et qui sont désormais menacés par le Covid-19, peuvent risquer leur vie en mer pour venir en Europe.

La Commission européenne et l'OMS vont chercher à lever aujourd'hui 7,5 milliards d'euros pour lutter contre la pandémie. Comment persuader les donateurs alors que l'économie se contracte fortement ?

Il s'agit d'un premier financement. C'est le montant qui est nécessaire pour développer des outils de diagnostic, des traitements et des vaccins. Ursula von der Leyen espère lever cet argent auprès des Etats avant la fin du mois de mai. Ensuite, une fois que médicaments et vaccins auront été développés, il faudra de l'argent pour les distribuer. Certes, il est vrai que chaque pays est aujourd'hui sous une pression budgétaire terrible pour répondre aux besoins de ses citoyens et on constate la contraction économique dans la zone euro. Mais un bon dirigeant est obligé d'adopter une perspective à deux ou trois ans, et les leaders politiques doivent trouver un équilibre entre leurs besoins et la nécessité de faire face à une telle insécurité.

Comment imaginez-vous le monde après le Covid-19 ?

Cela pourrait beaucoup ressembler à l'après-Seconde Guerre mondiale. Chaque pays a dû se reconstruire, mais les Etats ont aussi instauré de nouvelles instances multilatérales, comme les Nations Unies ou comme l'OMS, qui a permis d'éradiquer la variole.

Cette crise a bien montré que nous sommes un monde global : vous ne pouvez pas fermer les frontières et laisser les maladies à l'extérieur. Il y aura de nouvelles institutions et de nouvelles façons de collaborer ensemble. Mais cela va se faire au cours des prochaines années.

Pensez-vous que la fondation que vous avez créée était faite pour ce genre de crise mondiale, ou se révèle à cette occasion ?

Bill et moi avons toujours été engagés pour la protection des plus vulnérables. Nous avons voyagé partout et nous avons vu l'effet de toutes les nouvelles technologies comme des vaccins sur ces populations. Mais nous savons très bien qu'on ne fait pas tout de Seattle. Que tout est d'abord une question de collaboration avec des institutions qui partagent les mêmes objectifs et ont des racines locales sur le terrain. C'est vrai que ce nous avons construit il y a vingt ans paraît bien calibré pour des crises comme celle que nous connaissons, mais je pense que c'est plus fortuit qu'autre chose. Nous ressentons tous cette crise. La plus petite action de générosité compte. J'espère que ce 4 mai, les leaders mondiaux pourront être à la hauteur, pour notre bien à tous.

Virginie Robert